

ANATOMIE DE LA RECHERCHE

Séminaire en Études cinématographiques

2025-2026



R. Fontanel & L. Vancheri (Professeurs, ULL2)

En plaçant ce séminaire sous le signe de l'*anatomie* nous n'avons pas repris la métaphore littéraire des écrivains protestants du XVI^e siècle qui y ont trouvé le modèle d'une science des passions¹. Nous n'avons pas non plus poursuivi l'usage rhétorique qui fait d'elle un geste d'élucidation technique, même si toute proposition de recherche en réalise *de facto* la promesse. Nous nous sommes davantage souvenus d'une *leçon d'anatomie* (Rembrandt, *La Leçon d'anatomie du docteur Tulp*, 1632), qui nous a replongés aux sources de l'épistémè classique. Je n'ai pas la place ici de donner les développements que lui accordent les spécialistes, j'irai donc directement à la conclusion qu'ils partagent. Les planches anatomiques qui recueillent les résultats des premières dissections participent à la formation d'un nouvel ordre de la connaissance qui place l'image vraie des choses au centre d'une « réforme de la philosophie » (R. Hooke,

¹ Bruno Méniel, « La métaphore de l'anatomie chez les écrivains protestants du XVI^e siècle. De la physiologie à la psychologie ? », in Bruno Petey-Girard et Caroline Trotot, dir., *Métaphore, savoirs et arts au début des temps modernes*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

Micrographia, 1664). Si nommer et représenter se sont imposés comme les deux gestes théoriques de la pédagogie universelle de Johann Comenius (*Orbis Sensualium Pictus*, 1658), que le XVII^e siècle hollandais érige en modèle du savoir, c'est au programme épistémographique de Francis Bacon (*Novum Organum*, 1620) que revient le mérite d'avoir fait de « l'examen et de la dissection » les deux conditions des sciences « de la nature de ce monde même ». Placée à la source du savoir moderne, l'anatomie trouve dans les images qui ont « fait taire le monde pour le pouvoir mieux observer² » un dispositif capable de consigner un monde de vérités. Le cadavre était un déchet de la nature, le voilà merveille de l'art et prodige des sciences, tandis que l'image se trouve en position de dire le vrai et de faire loi dans l'ordre des savoirs.

Les planches de Vésale ont définitivement marqué leur époque, ajoutant l'anatomie physique au compte des nouveaux instruments de vérité du savoir moderne. On aurait pourtant tort de croire que les planches du brabançon et de l'auteur du *De humani corporis fabrica* (1543) se soient diffusées partout sans résistance. A la même époque, l'Eglise lui oppose le modèle d'une contre-anatomie mystique que consacre le Saint Suaire. La naissance de l'anatomie physique s'accompagne d'anatomies fantastiques (Saverio Ansaldi, 2013) tirées d'une pensée analogique profondément visuelle. C'est l'anatomie zodiacale des frères Limbourg (1410), peintres et enlumineurs néerlandais, et de Charles Estienne (1533), médecin et imprimeur français, c'est encore l'anatomie cosmologique de Robert Fludd (1623), médecin spiritualiste anglais héritier des théories de Paracelse, ou bien enfin l'anatomie allégorique du *Compendium anatomicum* de John Case (1696), astrologue anglais et charlatan notoire.

C'est que dans l'image il y a toujours plus que de l'image. Non pas seulement parce qu'elles finissent toujours, d'une manière ou d'une autre, par se comporter comme les documents d'une époque ou comme l'archive philosophique d'une histoire, mais parce qu'une image, avant de représenter quoi que ce soit, est indissociablement un montage de culture, de symbolique et d'imaginaire. Une institution en somme (*L'institution et les institutions. Etudes psychanalytiques*, 2019), que l'on entende par-là les deux chambres du Parlement ou le code civil, les prisons ou la propriété privée, les prix littéraires ou la

² Svetlana Alpers, *L'art de dépeindre. La peinture hollandaise au XVII^e siècle*, trad. Jacques Chavy, Paris, éd. Gallimard, 1990, p. 194.

visite au musée. Nous dirons à ce titre que le pouvoir des images tient moins à sa faculté de représentation qu'à sa fonction d'institution. En effet, les images ne se contentent pas de socialiser le monde des choses, elles justifient leur existence comme autant d'actes d'images (Horst Bredekamp, 2015).

On a l'habitude de penser les images comme le produit du travail des institutions, de lire en elles un artefact social, une chose seconde dont on cherche à rétablir la chaîne des causes et des déterminations. Il nous faut désormais en changer et s'habituer à voir en elles une institution à part entière, qui n'a pas moins de réalité juridico-politique que les organisations sociales à partir desquelles on la pense. Pierre Legendre, historien du droit et psychanalyste, dont l'œuvre reste ouverte à la controverse, disait dans *Dieu au miroir. Etude sur l'institution des images* (1994), que l'image est le dogme. La définition est lapidaire. On ne saurait en effet faire plus court. On ne saurait pourtant mieux dire. Quiconque se tient devant un Christ en Croix, en Majesté ou en Gloire, comprend immédiatement ce que nous dit Legendre. L'image du Fils de Dieu énonce la Référence qui fonde l'ordre politique de la Cité terrestre et annonce le temps eschatologique de la Cité de Dieu. Ce n'est pas que Dieu soit représentable qui étonne, c'est que sa représentation puisse être placée au fondement d'un ordre social. Immanquablement, qu'il s'agisse du *Frontispice* d'Abraham Bosse pour le *Léviathan* de Thomas Hobbes ou du portrait du roi Louis XIV par Hyacinthe Rigaud, l'image fonctionne comme le Tiers social qui garantit ce qui est et ce qui peut être. L'image et l'institution, c'est tout un. Luc Boltanski ne dira pas autre de chose dans son *Précis de sociologie de l'émancipation* : « à l'institution [...] est déléguée la tâche de dire ce qu'il en est de ce qui est. [...] À « l'institution [revient] la tâche de dire et de confirmer ce qui importe. » Si d'une image on peut conclure qu'elle est la forme instituée du travail social et le produit des institutions, il faut pouvoir se rendre disponible à la position inverse qui donne aux images le pouvoir de faire advenir un *monde de pensées* qui requalifie les pensées et le monde. C'est parce qu'il n'existe pas de vie politique sans le maintien d'une régulation symbolique des actions et des paroles humaines que les images méritent d'être comprises à partir de leur pouvoir instituant. Comme le soutenait déjà Cornélius Castoriadis (*L'institution imaginaire de l'institution*, 1975), la vie des institutions n'est possible qu'adossée à la médiation du symbolique.

Dans l'un de ses tout premiers textes de philosophe (1957), Michel Foucault a essayé de nommer le problème de la recherche qui se pose à la psychologie : « On ne peut interroger la recherche psychologique comme on interroge telle ou telle autre forme de recherche, à partir de son insertion dans le développement d'une science : il faut demander compte à la recherche du choix de sa rationalité ; il faut l'interroger sur un fondement dont on sait déjà qu'il n'est pas l'objectivité constituée de la science ; il faut l'interroger enfin sur le statut de vérité qu'elle confère elle-même à la science. [...] Bref c'est à la recherche qu'il faut demander compte de la science ; il s'agit de la prendre non comme une recherche dans l'espace de la science, mais comme le mouvement dans lequel se recherche une science³. » *Mutatis mutandis*, ce qui s'est imposé jadis à la psychologie vaut désormais pour les études cinématographiques. Voilà qui nous oblige : prendre la parole ici même, dans ce séminaire, c'est non seulement croire que l'image demeure la voie efficace d'une pensabilité du monde, c'est encore et surtout maintenir entre la représentation du monde et l'institution des images une relation de savoir dont l'anatomie a jadis posé les prémisses.

LV.

³ Michel Foucault, « La recherche scientifique et la psychologie », DE I, no 3, 1957.